

Une légende : faillite de la fortification permanente pendant la grande guerre [suite]

Autor(en): **Fleurier, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **69 (1924)**

Heft 9

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340816>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une légende.

La faillite de la fortification permanente pendant la grande guerre.

(Suite.)

3. *Etat des fortifications d'Anvers.*

Laissons de côté tout ce qui a trait à la défense fluviale. Les forts du Bas-Escaut ne joueront aucun rôle dans la lutte. Ils en verront seulement le triste épilogue.

La fortification du côté de terre, en partant du centre pour aller vers la périphérie, présentait au mois d'août 1914 les défenses suivantes sur la rive droite de l'Escaut :

1° L'« enceinte de siège » de Brialmont précédée de larges fossés pleins d'eau. C'était un rempart imposant (en terre et briques) qui mettait la ville à l'abri d'un assaut ou d'un raid et aurait pu servir en cas de défense pied à pied. Sa démolition était décrétée depuis 1905, mais on s'était borné à l'éventrer par 9 trouées pour donner de l'air à la ville qui étouffait dans son corset. Ces trouées furent organisées défensivement.

2° La ligne des forts de 1859 (forts de 1 à 8 et fort de Merxem). Distance de l'enceinte : de 2800 à 4500 m. ; intervalles : de 2000 à 2500 m. Ils devaient former les points d'appui de la 2^e ligne ou enceinte de sûreté destinée à remplacer l'enceinte de siège — et être reliés par une grille flanquée de canons à tir rapide. Face à l'est, les travaux étaient à peine amorcés. Ces forts, d'un grand développement de crêtes, très visibles, construits en terre et maçonnerie, n'avaient été l'objet d'aucun renforcement défensif. Pas d'abris à l'épreuve, mais des organes de flanquement assez récents. Un grand nombre de pièces d'ancien modèle les armaient. Ils possédaient quel-

ques cuirassements : au fort N° 3 une tourelle cylindrique, jadis célèbre comme une des premières applications du métal à la fortification terrestre ; ailleurs, quelques coupoles de moyen calibre. Larges fossés pleins d'eau, non revêtus.

La seule amélioration sérieuse de cette ligne avait été réalisée par la construction dans chacun des intervalles des forts de 1 à 7, de deux fortins intermédiaires (soit 12 en tout), avec abris bétonnés et tourelles de 75, batterie traître et fossé plein d'eau.

L'enceinte de sûreté, suivant l'état-major belge « n'était appelée à résister qu'à une attaque de vive force préparée par l'artillerie de campagne renforcée par l'artillerie lourde d'armée. Aucun des ouvrages, forts de 1859 ou redoutes, n'était en mesure de soutenir le feu des pièces, même les plus mobiles, de l'artillerie de siège. » (Général Deguise, ouvrage cité, p. 150.)

D'après le général Dufour, qui avait commandé la position fortifiée jusqu'au 8 septembre 1914, « la ligne des forts 1 à 7 n'a pas été constituée pour résister à une attaque pied à pied ; son existence n'a d'autre but que celui de permettre une capitulation honorable (*sic*).

Il semble que ces appréciations n'aient pas tenu assez compte de la valeur défensive que présentait, par son étendue même, par la dissémination des objectifs répartis sur un front de 15 kilomètres, par ses fossés pleins d'eau, par ses flanquements, cet obstacle à peu près continu, pour peu qu'on y voulût résister.

3° En s'éloignant du camp retranché de Brialmont, constitué par la vieille enceinte de siège et la ligne des forts de 1859, on ne rencontre, pendant environ dix kilomètres, absolument rien : pas de position intermédiaire ; pas de ligne de repli¹. Puis, face au sud, la Nèthe, à laquelle l'inondation de sa rive sud donne 400 m. de large, puis enfin, la ligne extérieure qui est en même temps la ligne principale, celle des nouveaux forts.

¹ Le projet, dit projet Verhaegen, malencontreusement repoussé en 1906 par la commission des fortifications, comportait la création d'une ligne d'ouvrages à 2500-3000 mètres en arrière de la position principale, c'est-à-dire bordant le Rupel et la Nèthe sur leur rive nord.

Le vieux camp retranché et la nouvelle position fortifiée semblent donc indépendants l'un de l'autre, puisqu'une douzaine de kilomètres séparent leurs lignes concentriques. La distance qui a empêché les forts de 1859 d'intervenir avec leurs canons surannés dans la défense de la position principale, ne retardera guère leur chute. Le terrain n'est pas plus compartimenté en profondeur qu'en largeur. Une fois la Nèthe franchie, les Allemands n'éprouveront pas de retard à pousser en avant leur artillerie lourde. Ils n'ont même pas besoin de bombarder les vieux forts. Ils préfèrent diriger d'abord le feu de leurs grosses pièces sur les remparts et sur la ville et agir ainsi sur le moral de la garnison et de la population. Les occupants de la 2^e ligne jugent la résistance inutile et s'en vont.

4^o La ligne principale (nous pourrions presque dire la seule ligne) s'étend sur les deux rives de l'Escaut. Elle est scindée en 5 secteurs (le 6^e étant celui du Bas-Escaut). Les 1^{er} et 2^e secteurs à l'est, ne joueront presque aucun rôle. Le 3^e secteur est celui de la Nèthe. Il s'étend de la petite Nèthe à la Senne. Le 4^e secteur, celui du Rupel, va de la Senne à l'Escaut, en amont d'Anvers. Le 5^e est celui de la rive gauche. Dans sa partie nord, un trou de 7 kilomètres, entre le fort de Haesdonk et l'inondation du Bas-Escaut. Cette lacune inquiète le commandement belge : c'est précisément la route de la retraite qui est ainsi menacée.

La ligne principale comprend 19 forts et 15 redoutes intermédiaires. L'idée générale qui a dirigé l'organisation de cette ligne, commencée en 1878, encore incomplète 26 ans plus tard, est d'établir tous les 5 kilomètres un fort de premier ou de second ordre ; dans l'intervalle, une et quelquefois deux redoutes. Sauf une ou deux exceptions, ces ouvrages ne sont point disposés en échelons ou en quinconce, mais sur la même ligne.

Forts. — Tous les forts sont des ouvrages bétonnés ou cuirassés, les uns neufs, les autres refondus. La plupart ont la forme d'une lunette à saillant très ouvert. Ils présentent un grand développement de crêtes. Les plus anciens ont un massif central. Mais, malgré leur diversité, ils ont presque

tous un caractère commun : ils ne sont pas terminés. Non seulement leur béton ne vaut pas mieux que celui des forts de la Meuse, mais un certain nombre de tourelles ne sont pas en place et « nombre d'avant-cuirasses ne sont même pas noyées dans leur anneau de béton !... On dut se contenter, au cours de la mise en état de la défense, de remplacer l'anneau protecteur par un parapet fait de terre, de pierres, parfois de sacs de ciment (général Deguise p. 27 et 32). Sauf dans un seul fort qui est complètement outillé, les installations techniques (lumière électrique, projecteurs, téléphones) sont en cours et ce sera par les moyens de fortune les plus inattendus¹ qu'on arrivera tant bien que mal à les achever².

1^o L'armement doit comprendre comme pièces sous tourelle IV pièces de 150 pour les forts de premier ordre et II pour les forts de deuxième ordre ; certains forts possèdent en outre des obusiers de 120 sous tourelle : la plupart ont IV tourelles de 75 pour action lointaine et de II à IV tourelles pour la défense rapprochée (Waelhem ne possède en tout que II tourelles de 150 et IV tourelles de 57). Ajoutons des pièces de 57 de remise ou de caponnière, et un très petit nombre de mitrailleuses (en moyenne 2 par ouvrage).

La dotation en moyens de combat offensifs est donc sensiblement plus faible que dans les places de la Meuse, et d'autant plus faible qu'elle n'est même pas au complet partout.

En revanche, les forts d'Anvers ont trois éléments de supériorité sur les forts de Liège ou de Namur : 1^o Les tourelles les plus récentes sont en acier au nickel (épaisseur 22 mm.) et non plus en fer laminé ou en fonte durcie.

2^o Les forts sont pourvus de casemates traditoires battant les intervalles et armées pour chacun des 2 flancs de : 1 canon de 120 au rez-de-chaussée, 1 de 75 à l'étage. Mais alors que le flanquement par casemates de Bourges (comme dans les ouvrages français), se fait obliquement, et bat ainsi le terrain

¹ Au fort de Waelhem, une machine électrique tirée d'un carrousel ; au fort de Wavre-Sainte-Catherine, une locomobile faisant marcher une dynamo réquisitionnée, etc.

² Parfois le bombardement les détruira avant qu'on ait pu finir le travail. Exemple, au fort de Lierre, des ouvriers civils seront tués pendant qu'ils posaient le téléphone.

en avant de l'intervalle, le flanquement par traître se fait perpendiculairement à la capitale, et ne peut battre que le terrain en arrière. Nous verrons plus loin les conséquences de cette disposition.

En outre, les traîtres sont loin d'être indestructibles. Moins protégées que des casemates de Bourges, moins bien couvertes par le fort, elles seront souvent mises hors de service sans avoir pu assurer le flanquement jusqu'au bout.

3° Les forts sont entourés d'un fossé plein d'eau de 30 à 50 m. de large, de 2 m. 50 de profondeur.

Redoutes. — Les ouvrages intermédiaires, construits à partir de 1892, sont des ouvrages d'infanterie bétonnés avec une tourelle de 75 dans le massif central, et deux traîtres ayant le même armement que celles des forts, sauf que les canons de 120 y sont remplacés par des obusiers de même calibre.

La redoute de Duffel, ou du chemin de fer, le seul ouvrage qui soit en retrait de la ligne, n'a que VI pièces de 57 sous tourelles. Armement sans portée, qui limite singulièrement son rayon d'action.

Certaines des redoutes sont à fossés secs, d'autres à fossés pleins d'eau. Mais les unes et les autres sont dépourvues au mois d'août 1914 de réseaux permanents de fil de fer. On y supplée hâtivement par la pose de défenses accessoires (ronce artificielle et torpilles terrestres).

On remarquera dans la suite que la résistance des redoutes du front attaqué a été au moins égale, sinon supérieure, à celle des forts.

Intervalles. — La création de redoutes intermédiaires avait été une concession faite par Brialmont aux partisans de la défense des intervalles. On coupait ainsi en deux l'intervalle sans arriver cependant à l'organiser et à en faire cette ligne préparée sur laquelle le défenseur combat à l'abri contre un adversaire à découvert.

« Dans les intervalles, dit le général Deguise (p. 35), aucune organisation n'avait été prévue. Pas un abri, pas un blockhaus, aucune construction bétonnée destinée à servir de noyau aux retranchements à élever dans les intervalles. Pas un abri,

pas un magasin bétonné destiné au service des batteries des intervalles. Pas une voie ferrée, aucun moyen de transmission, de communication. En un mot, rien !... On ignorait, ou l'on voulait donc ignorer l'organisation des intervalles dans les places allemandes, notamment à Metz et à Strasbourg ¹ ? »

Pendant le mois d'août et de septembre, on travailla fort et ferme pour organiser les intervalles dont l'insuffisance à Liège avait été révélatrice. Une double voie ferrée normale fut entreprise autour de la place, à 1800 m. en arrière des ouvrages de première ligne : ordonnée le 5 septembre, tracée le 11, elle était commencée le même jour (col. Normand, p. 123 et 124).

Une partie des inondations fut tendue ; des tranchées furent établies ; d'assez nombreux réseaux de fil de fer furent posés ; mais pour boucher les trouées existant à l'extrémité ouest de la portion principale et à l'extrémité est de l'«enceinte de sûreté», il fallut disperser les efforts. Dans le secteur d'attaque, il fut impossible de donner une grande profondeur à la zone organisée, parce qu'il fallait établir les retranchements suffisamment en arrière de la ceinture des ouvrages permanents pour permettre aux bouches à feu des traiditores de flanquer le terrain que devait parcourir l'ennemi dans son attaque des intervalles, et parce que, d'autre part, on était limité en arrière par la Nèthe. Les défenseurs des intervalles combattaient le dos à l'inondation.

Les tranchées et boyaux furent pourvus d'abris contre le tir fusant. Mais la nappe d'eau souterraine est, aux environs d'Anvers, fort près du sol. On ne pouvait donc s'enfoncer pour se garer du tir percutant de gros calibre. On recourut beaucoup trop tard aux abris en fer et béton, qui auraient pu suppléer aux abris de combat omis dans l'organisation du temps de paix. Résultat : dans ces intervalles peu profonds, peu protégés, les troupes souffrirent beaucoup. Néanmoins les travaux exécutés en août et septembre augmentèrent sensiblement leur capacité de résistance.

Elle eût été accrue dans de bien plus grandes proportions

¹ Et dans les places françaises de l'Est. (Note de l'auteur.)

s'il avait été créé une position avancée¹ au Sud, et une position de repli au nord du Rupel et de la Nèthe. Mais il eût fallu pour cela une très abondante et très laborieuse main-d'œuvre militaire et civile. La main-d'œuvre civile se montra, trop souvent, paresseuse. Il fallut recourir en grand à la troupe, qui manqua ainsi de temps pour compléter une instruction tout à fait insuffisante dans les unités de forteresse.

En outre, les travailleurs furent occupés d'une manière peut-être trop exclusive au dégagement des champs de tir. Autour des points d'appui permanents, les couverts furent rasés sur une profondeur de 600 à 1200 m. Des destructions impitoyables ruinèrent pour longtemps la riche banlieue d'Anvers, dévoilant les tourelles alors qu'il aurait fallu les masquer. Les rideaux d'arbres conservés autour de quelques ouvrages, furent pour eux une protection efficace. On sait maintenant que l'armement moderne de l'infanterie a une intensité de feux telle qu'elle n'a pas besoin d'un grand champ de tir pour s'exercer. On ne le savait pas à Anvers.

Il aurait mieux valu porter l'effort de destruction sur les abords des emplacements probables de l'artillerie ennemie qui, on pouvait le prévoir, serait fort difficile à repérer, étant donnés : 1° sa portée ; 2° l'insuffisance de service d'observation de la défense ; 3° l'aspect même de la plaine flamande dont nous avons mentionné les particularités. On aurait ainsi donné une aide plus efficace à l'artillerie de la forteresse, qui en avait bien besoin.

(A suivre.)

JEAN FLEURIER.

¹ Les Belges appellent « position avancée » la ligne des nouveaux forts. Il semble plus logique de l'appeler : « position principale ».

